

LA DÉVOTION AU CRUCIFIÉ A LA FIN DU MOYEN AGE

BEAUCOUP d'entre nous, qui se contentent peut-être de généralités en fait d'histoire religieuse, tiennent la dévotion à la Croix et au Christ des douleurs pour un legs du bas moyen âge. Ce serait à cette époque qu'une certaine tendresse, un certain goût du pathétique dans la religion, auraient mené les spirituels à de nouvelles dévotions. Les mystères touchants de la vie du Christ auraient alors pris le pas sur l'antique religion pascale et pentécostale héritée de l'Écriture, des Pères et de la liturgie.

Mais c'est là une vue des choses vraiment insuffisante. Les études qui précèdent, dans ce recueil, ont rassemblé en effet un dossier attestant, à travers l'antiquité et le haut moyen âge, en Occident et en Orient, une orientation certaine et constante de la spiritualité chrétienne vers la Passion, la Croix, la Mort du Christ, comme d'ailleurs vers les autres mystères de sa vie rédemptrice. Est-on en droit dès lors de déclarer nouvelle la dévotion médiévale à la Croix et au Crucifié? Nouvelle, non certes. Mais est-elle tout à fait fausse, l'impression que la chrétienté d'Occident, à la fin du moyen âge, a donné une coloration neuve à cette dévotion traditionnelle? Le problème posé ici se ramène à cette interrogation. L'exposé qui va suivre cherchera la réponse à lui donner. Mais au préalable nous allons recueillir les résultats d'une enquête menée à travers les siècles qui vont du 13^e au 15^e, dans les divers domaines où s'est manifestée la vie de la chrétienté d'Occident.

*
**

Pour apprécier les faits qui jalonnent, dans le domaine qui nous occupe, les derniers siècles du moyen âge, il faut, avant toute autre considération, se rappeller les étapes de l'évolution spirituelle de cette époque. En d'autres mots, avant de décrire ce qu'a été la dévotion médiévale au Crucifié, commençons

par nous demander comment la chrétienté d'Occident a vécu alors le message chrétien.

A cet égard, il est relativement facile de donner un film où, tour à tour, de larges séquences feraient assister à la réforme grégorienne du 11^e siècle, aux croisades, aux troubles provoqués par ce qu'on a appelé les « hérésies du 12^e siècle », au douloureux épisode de la croisade albigeoise au seuil du 13^e, à l'épopée évangélique de saint François d'Assise recevant les stigmates et mourant nu sur la cendre, à la floraison des ouvrages dits de dévotion et s'attachant notamment aux aspects pathétiques de la Passion, à l'éclosion d'œuvres d'art au réalisme de plus en plus poignant, un peu partout et surtout en Espagne et en Allemagne, et enfin à cette étrange exaspération du sentiment religieux s'intériorisant de plus en plus au 15^e siècle et préparant les esprits à recevoir les thèses de la Réforme et, en réaction, les positions spirituelles de la Contre-Réforme.

Un pareil film ne ferait que décrire, très sommairement d'ailleurs, ce qui demanderait un volume entier. Mais il ferait saisir sur le vif, visuellement presque, comment ont pu naître et croître les formes diverses de la dévotion au Crucifié qui fleurirent à la fin du moyen âge. Il serait, disions-nous, assez facile de procéder de la sorte. Plus difficile est la question des causes profondes de cette évolution spirituelle. Ici, l'historien de la spiritualité est guetté par l'à-peu-près des généralisations, toujours discutables précisément parce que sollicitant un certain nombre de faits, réels sans doute, mais que d'autres faits contredisent ou corrigent. Etant sauve la prudence qui s'impose en chaque affirmation de ce genre, certaines influences paraissent bien avoir joué dans l'évolution spirituelle de ce temps. Tentons de les décrire.

Arrivant à ce tournant du 12^e siècle — qui ressemble par bien des aspects à une vraie Renaissance, comme on l'a fait remarquer souvent — la société sent le besoin d'une meilleure vie chrétienne, plus fervente, moins entachée de compromis. De là la réforme grégorienne. De là encore, mais dans une sphère beaucoup moins vaste, les diverses tentatives de renouveau monastique dont les fruits sont encore vivants de nos jours. Inversement, le même appel mène certains, qui ne sont pas nécessairement les pires, hors de l'Église ou contre elle : ce sont tous les « hérétiques » qui, au 12^e siècle, dressent d'importantes couches de la chrétienté contre la hiérarchie, contre l'organisation sacramentelle et liturgique de l'Église, et même parfois contre la morale chrétienne la plus élémentaire. Toujours, c'est le désir d'une religion authentique qui les pousse, mieux dépouillée de ses compromissions avec le monde, plus

évangélique que ne le sont les formes existantes de l'Église officielle. A la limite, c'est, à la fin du 13^e siècle, le rêve d'un Joachim de Flore, attendant de l'« ère de l'Esprit » l'avènement de la chrétienté idéale, plus pure que ne l'est l'actuelle. Le monde présent est encore, pour lui, dans l'ère du Christ, et c'est dans la douleur, à travers la Croix, qu'il arrivera à sa maturité « spirituelle » définitive.

Paradoxalement, ceux qui résistent à ces formes aberrantes de christianisme en appellent, eux aussi, à l'Évangile : qu'on se rappelle ici les grands mouvements de la pauvreté et de la prédication missionnaires auxquels restent attachés les noms de saint François et de saint Dominique. A la même époque, les mouvements à la fois religieux, sociaux et politiques qu'avaient été les croisades dès la fin du 11^e siècle, amènent les chrétiens à une conscience missionnaire, à une volonté rédemptrice beaucoup plus large qu'elle ne l'était dans les siècles antérieurs. Des nombreux indices qui attestent la réalité de cette conscience, tous ne sont pas d'une égale pureté. Des causes humaines jouent, par exemple dans la *Reconquista*, puis dans la croisade albigeoise, dans les expéditions renouvelées vers la Terre Sainte et contre l'Islam, et bientôt dans les expéditions missionnaires au cœur de l'Asie et, à la fin du 15^e siècle, vers le Nouveau Monde. En tout cela, les chrétiens d'Occident en appellent à l'Évangile pour justifier leurs entreprises et légitimer leurs conquêtes. Est-ce à dire qu'ils n'ont que des visées humaines et terrestres, et même que leurs théologiens sont les instruments trop dociles d'une sorte de machiavélisme d'autant plus odieux que l'Évangile sert à le couvrir ? Il serait excessif de le prétendre. L'authentique piété chrétienne inspire les apôtres les plus désintéressés dans leurs entreprises, en même temps qu'inversement, ceux-ci reçoivent des stimulants toujours nouveaux, toujours plus pressants, des contacts ainsi établis avec la Terre Sainte et avec le monde infidèle. En particulier, on peut admettre que les croisades en Terre Sainte attirent l'attention de l'Occident sur les lieux dont les noms viennent spontanément à l'esprit du chrétien quand il entend parler de Jérusalem : le Cénacle, le Mont des Oliviers, le Sanhédrin, le Prétoire, la Voie Douloureuse, le Calvaire, la vraie Croix dont de nouvelles reliques arrivent en Occident, et enfin le Tombeau.

*
* *

De ces influences diverses, les fruits se font bientôt sentir dans la piété populaire, dans la liturgie et même dans la théologie. Les indices d'une dévotion renouvelée à la Croix et au

Christ des douleurs, durant les derniers siècles du moyen âge, se multiplient; et, ce qui est assez caractéristique, c'est que ce mouvement commence par se faire sentir, non dans le monde des clercs, des chanoines et des moines, mais peut-être bien plus dans le monde des laïcs. Si l'on place volontiers saint François d'Assise comme témoin majeur de l'orientation nouvelle, le fait qu'il devint religieux et diacre ne contredit pas cette affirmation : le mouvement franciscain a commencé sans guère se distinguer des associations laïques nées à la fin du 12^e et notamment de l' « Ordre de la Pénitence¹. » François est venu un siècle après que la chrétienté ait été remuée par les premières croisades, et il a su donner aux bouillonnements évangéliques et populaires qui l'ont précédé une réponse irréprochable. Héritier de ces aspirations évangéliques, il a révélé une tendresse extrême envers la Passion du Christ : n'y aurait-il à citer que la grâce des stigmates reçue en l'ermitage de l'Alverne le 17 septembre 1224 — grâce dont il fut le premier bénéficiaire connu — que le fait serait établi avec certitude. Mais il est d'autres indices de sa dévotion à la Croix et à la Passion; ainsi l'*Office de la Passion*², sorte d'office votif qu'il composa pour être ajouté aux heures canoniales. Et, au cours de toute sa vie, par ses humbles souffrances, par sa pauvreté mendiante, par son amour des petits, par sa prédication, il voulut s'unir au Rédempteur qui attend des hommes qu'ils collaborent à l'œuvre du salut par la pénitence, la prière, la sainteté, l'amour. Faisons remarquer ici que, plus tard, au 15^e siècle, ce seront de fidèles héritiers du Poverello, les franciscains gardiens des Lieux Saints, qui répandront la dévotion, encore en usage aujourd'hui, du « Chemin de la Croix »³. Si les formes de cette dévotion ont varié au cours des siècles, pour atteindre la forme actuelle, semble-t-il, vers la fin du 14^e siècle au plus tôt, l'esprit en a toujours été identique : parcourir avec le Christ la Voie Dououreuse.

Le même mouvement de dévotion envers la Passion et la

1. Voir G. MEERSSEMAN, O.P., *Dossier de l'Ordre de la Pénitence* (Spicilegium Friburgense, 7), Fribourg, Suisse, 1961.

2. Éd. et trad. dans D. VORREUX-P. BAYART, *Opuscles de saint François d'Assise*, Paris, 1957, pp. 257-310.

3. Voir P. THURSTON, *Étude historique sur les chemins de croix*, tr. fr., Paris 1907; ANTONIUS A SANT'ELIA A PIANISI, *De pio viae Crucis exercitio disquisitio historica, iuridica, ritualis*, Rome, 1950. On ne peut dire qu'à la fin du moyen âge la dévotion aux reliques de la vraie Croix, malgré les nouveaux fragments rapportés par les croisés en Occident, soit une nouveauté. Voir A. FROLOW, *La relique de la vraie Croix. Recherches sur le développement d'un culte* (Paris, 1961), pp. 142-151.

Croix se décèle encore dans les nombreux opuscules sur la vie du Christ, sur la Passion, sur la Croix. De cette littérature abondante, les Pays-Bas et la région rhénane donnent les principaux spécimens. Mais on aurait tort d'en restreindre l'aire géographique à ces régions. L'un des premiers et des plus célèbres écrits de ce genre fut le recueil des *Meditationes Vitæ Christi*. Longtemps attribué à saint Bonaventure († 1274)⁴, cet écrit reflète ce qu'il y a de caractéristique dans la piété franciscaine : la méditation tendre et affective du Christ, et surtout des mystères de sa vie les plus propres à émouvoir : la Nativité, la Passion, la Mort. C'est une véritable « biographie mystique » du Christ, comme l'a appelée M. Pourrat⁵. On admet aujourd'hui que c'est l'œuvre d'un certain Jean de Caulibus (fin du 13^e s.); ou bien, selon d'autres, celle d'un Franciscain toscan inconnu, du premier tiers du 14^e siècle⁶.

Cette manière d'émouvoir l'âme du lecteur annonce déjà les « Vies du Christ » qui se répandront plus tard, telle la célèbre œuvre de Ludolphe le Chartreux († 1370). Ici aussi, il ne s'agit pas à proprement parler d'une biographie de Jésus. Ce sont des méditations, rassemblant les enseignements de la Bible, de la liturgie, des Pères, sur la personne et la vie de Jésus⁷. Le but est pratique, comme le déclare Ludolphe lui-même : il veut faciliter l'accès des âmes aux Évangiles, les mener au Christ, les inviter à l'imiter. Mieux que l'*Imitation*, la célèbre compilation de Thomas à Kempis, l'œuvre de Ludolphe mériterait de s'intituler ainsi. Parmi ses titres de gloire, il faut retenir que, si l'*Imitation* de Thomas à Kempis a édifié et continue d'aider d'innombrables âmes intérieures, la *Vita* a certainement inspiré saint Ignace de Loyola⁸.

Un indice excellent de la manière dont la dévotion chrétienne envers la Croix est comprise par un grand spirituel se voit précisément dans l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il arrive qu'aujourd'hui certains affectent de ne pas goûter les thèmes des

4. Voir par exemple l'édition Vivès des *Opera* de saint Bonaventure, t. XII (Paris, 1868), pp. 509-628. Il existe de nombreuses éditions et traductions de ces *Meditationes*.

5. *La spiritualité chrétienne*, t. II (éd. de 1946), p. 278.

6. Voir C. FISCHER, art. *Bonaventure (apocryphes)*, dans *Dict. Spiritualité*, t. I, col. 1848-1853; G. PETROCCHI, *Ascesi et mistica trecentesca* (Florence, 1957), ch. XII, pp. 41-83.

7. Éd. L. M. RIGOLLOT, Paris, 1870. Nombreuses éd. et trad. Voir M. I. BODENSTEDT, *The Vita Christi of Ludolphus the Carthusian*, Washington, 1944; A. PASSMANN, *Problem um L. von S.*, dans *Archives de l'Église d'Alsace*, t. III (1949-1950), pp. 13-34.

8. Voir E. RAITZ VON FRENTZ, S.J., *Ludolphe le Chartreux et les Exercices de saint Ignace de Loyola*, dans *Rev. Asc. Mys.*, t. XXV (1949), pp. 375-388.

« livres » qui composent ce recueil. Peut-être oublient-ils que tout chrétien doit passer par la Croix pour arriver à l'unique nécessaire ici-bas : vivre dans l'amour du Christ, et, plus tard, arriver à la gloire pascale. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre les chapitres bien connus « sur le petit nombre de ceux qui aiment la Croix » et « sur la voie royale de la Croix »⁹. Citons au moins ces lignes révélatrices :

Quid igitur times tollere Crucem,
Per quam itur ad regnum?

In Cruce salus;
In Cruce vita;
In Cruce protectio ab hostibus;

In Cruce infusio supernae suavitatis;
In Cruce robur mentis;
In Cruce gaudium spiritus;

In Cruce summa virtutis;
In Cruce perfectio sanctitatis.

Non est salus animae nec spes aeternae vitae,
Nisi in Cruce.

Tolle ergo crucem tuam et sequere Jesum
Et ibis in vitam aeternam¹⁰.

Certes, dira-t-on, ce sont là œuvres de moines ou de religieux. Bien sûr. Mais ils ont suivi et intensifié un courant dont les racines étaient populaires, comme il a été dit à propos de saint François d'Assise. Au 15^e siècle, les exemples de dévotion ardente envers la Croix et envers la Passion se multiplient toujours, et il faut remarquer qu'ils sont révélateurs de l'orientation spirituelle des non-clercs. Ainsi les *Livres d'Heures*, destinés à remplacer le bréviaire des clercs pour l'usage des laïcs, incorporent des offices de la Croix. Des Bibles en images, elles aussi destinées aux laïcs, attestent que l'inspiration scripturaire demeure vivante, mais aussi que prédicateurs et artistes s'arrêtent de plus en plus volontiers aux côtés pathétiques de la vie de Jésus. L'œuvre savante de l'abbesse alsacienne du Mont-Sainte-Odile, Herrade de Landsberg (1167-1195), l'*Hortus deliciarum*, était une méditation biblique sur l'histoire du salut¹¹ : cet écrit

9. Lib. II, *Admonitiones ad interna trahentes*, cap. XI et XII.

10. Cap. XII, n. 2. Forme rythmique de l'éd. F. Martin (*Classiques Garnier*, Paris, 1936), p. 160.

11. Les 336 miniatures de l'original furent détruites lors de l'incendie de Strasbourg en 1870. Des agrandissements modernes ont été reproduits sur les murs du cloître de l'abbaye.

est comme le prélude de toutes les adaptations populaires qui seront faites de la Bible à la fin du moyen âge. Il y a des Bibles traduites, naissant un peu partout dès le 13^e siècle, et de plus en plus fréquemment au 14^e et au 15^e. A la veille de la Réforme, la Bible était bien restée le patrimoine de base de la piété chrétienne, à l'encontre d'affirmations trop générales répandues par certains réformateurs¹². Il y a également des Bibles « moralisées », donnant des extraits significatifs et édifiants. Parmi les Bibles en images il y a surtout la fameuse *Biblia pauperum*, dont l'original serait à dater de 1250 environ et à localiser en Bavière ou en Autriche¹³. Ou encore le *Speculum humanae Salvationis*, œuvre plus tardive que la précédente, peut-être due à Ludolphe de Saxe¹⁴. En ces œuvres populaires, l'inspiration scripturaire n'a pas besoin d'être soulignée. On y voit notamment des gravures ou des miniatures, de l'Ancien et du Nouveau Testament, en regard les unes des autres, les premières donnant des « préfigures » des secondes.

Tout ceci révèle une sensibilité croissante envers les mystères touchants de la vie du Christ, et surtout envers sa Passion, sa Croix, sa Mort rédemptrice. Le pathétique, le tragique des heures suprêmes de l'Homme-Dieu, déjà accentué en ces œuvres d'une facture artistique assez médiocre, l'est encore davantage dans les œuvres de classe. On voit certes les artistes de la fin du moyen âge continuer à ciseler et à peindre des croix triomphales, des croix de procession, des croix d'autel, des croix pectorales, des ivoires prolongeant l'esprit des œuvres plus anciennes. Mais il est une note caractéristique, c'est le réalisme mis à représenter le Christ souffrant. Au 13^e siècle, constate le meilleur historien du crucifix, M. P. Thoby, apparaît la couronne d'épines¹⁵. Le visage devient plus douloureux au 14^e, surtout dans l'école allemande¹⁶. Au 15^e, « le sang est

12. Sur ceci, voir H. ROST, *Die Bibel im Mittelalter. Beiträge z. Geschichte und Bibliographie der Bibel*, Augsburg, 1939; cf. pp. 309-420.

13. Cf. G. SCHMIDT, *Die Armenbibeln des XIV. Jahrhundert*, Graz, 1959. On peut citer ici, comme appartenant à peu près à la même époque (entre 1290 et 1330) un écrit flamand, *Das boec van den haute* (éd. L. Hermoddsen), Uppsala, 1959.

14. Cf. E. BREITENBACH, *Spec. hum. Salvationis*, Strasbourg, 1930.

15. Voir P. THOBY, *Le Crucifix, des origines au concile de Trente*, Nantes, 1959, p. 156. Cet ouvrage remplace ce qu'on pouvait trouver dans les célèbres volumes d'E. MALE, sur *L'Art religieux du 12^e siècle, du 13^e siècle et de la fin du moyen âge en France*. Pour l'Angleterre, voir J. E. HUNT *English and Welsh Crucifixes. 670-1550*, Londres, 1956. Pour la Westphalie (et l'Allemagne), voir G. WAGNER, *Volksfromme Kreuzverehrung, von den Anfängen bis zum Bruch der mittelalterlichen Glaubenseinheit*, Münster, 1960.

16. THOBY, *op. cit.*, p. 184.

prodigué partout : il coule des mains sur les avant-bras, du front sur le visage et sur la poitrine; de la plaie du côté large et béante s'échappe un flot qui descend sur l'abdomen et sur les membres inférieurs, en passant sous le perizonium, le plus souvent; des pieds, le sang ruisselle le long de la croix, jusqu'au sol »¹⁷. Ce siècle marque l'apogée du réalisme : au 16^e, « le sang est peu abondant », et le visage « perd toute expression douloureuse », sauf dans la peinture allemande¹⁸.

Il est très remarquable que cette courbe, ainsi décrite à propos d'un détail, corresponde assez exactement à celle que laissent déjà entrevoir les autres domaines, étudiés plus haut. Les recoupements sont trop sûrs pour que l'on puisse nier la généralité du fait : la conscience chrétienne, toujours alimentée aux grandes sources que sont la Bible et la liturgie, se subjectivise dans une émotion, une tendresse, une compassion; et ces sentiments prennent une couleur nouvelle, alors que leur objet reste identique à celui des siècles antérieurs.

D'autres recoupements confirment la sûreté des conclusions provisoires qui viennent d'être données. Ainsi, l'évolution du drame religieux. Encore liturgique ou semi-liturgique avant le 13^e siècle, ce drame avait alors comme thèmes principaux les mystères de Noël et de Pâques. Brefs et formés exclusivement de fragments empruntés à la liturgie, ils sont célébrés dans la nef des églises, voire dans le sanctuaire, par des clercs en habit liturgique. On sait l'influence de ces compositions sur la liturgie elle-même : ainsi sur la composition du *Victimae paschali laudes* de Pâques. Comme on le remarque, ces drames donnent la priorité à ce que nous appelons le temporel sur le sanctoral : les événements rédempteurs restent à l'avant-plan. Plus tard, ces drames vont évoquer des « miracles de Notre-Dame », puis des épisodes fameux de l'hagiographie. Au 14^e et au 15^e siècles, les *Passions* connaissent un regain d'intérêt : ainsi la célèbre *Passion Palatine* (ainsi dénommée en raison du manuscrit qui en donne le texte, appartenant au fonds

17. *Ibid.*, p. 212.

18. *Ibid.*, p. 231. La représentation iconographique de la transfixion est plus ancienne (*ibid.*, p. 25). A ce propos se pose la question de savoir pourquoi certaines représentations du Crucifié lui laissent les yeux ouverts après la transfixion; voir R.-J. HESBERT, O.S.B., *Le problème de la transfixion du Christ dans les traditions biblique, patristique, iconographique, liturgique et musicale*, Paris, 1940; question reprise par L. H. GRONDIJS, *L'iconographie du Crucifié mort sur la Croix*, Bruxelles, 1947; et par A. GRILLMEIER, S.J., *Der Logos am Kreuz. Zur christologischen Symbolik der älteren Kreuzigungsdarstellung*, München, 1956. Résumé de la controverse par Dom B. BOTTE, dans *Bulletin de théol. anc. et médiévale*, t. VIII (1958), n° 82.

« palatin » de la Bibliothèque Vaticane); puis les *Passions* d'Eustache Marcadé, d'Arnoul Gréban et de Jean Michel¹⁹.

L'influence de la piété populaire se découvre encore dans les explications de la messe. A vrai dire, les nouveautés qui concernent la dévotion à la Croix — par exemple la multiplication des croix tracées sur les oblats puis sur les espèces consacrées, ou au cours des encensements — avaient été introduites dès le 9^e et le 10^e siècles, et des antécédents de ces rites existaient auparavant. Les interprétations fantaisistes que donnèrent déjà de ces signes de croix répétés, par exemple au cours de la prière *Quam oblationem*, Amalaire dans le *De ecclesiasticis officiis*, et plus tard Jean Beleth († v. 1165) et Innocent III († 1216), ne seront pas reçues par saint Albert le Grand († 1280). Celui-ci dans son *De sacrificio missae*, les qualifera de *deliramenta et hominum illiteratorum qui se doctores profitentur per insanias et nugas, et suis doctrinis detestabilem faciunt theologiam*²⁰. Mais, à la fin du 13^e siècle, Guillaume Durand, évêque de Mende († 1296), reprendra les *deliramenta* allégoriques chers à Innocent III, dans son *Rationale divinorum officiorum*²¹.

D'autres signes non équivoques attestent le développement du culte envers la Passion et la Croix : messes votives de la Passion et des Plaies du Christ, procession en l'honneur de ces mystères. En tout cela, la frontière entre liturgique et non-liturgique n'est pas facile à déterminer. Par ailleurs, les compositions de dévotion, dit M. V. Leroquais, étaient en général « remarquables par leur accent de sincérité et de confiance ». Toutes n'étaient pas superstitieuses comme cette prière en l'honneur des 6.666 plaies de Jésus, à la récitation de laquelle étaient attachés 6.666 jours d'indulgence!²².

19. Nous ne citerons pas ici les éditions et les travaux qui concernent ces œuvres. Bornons-nous à renvoyer à G. COHEN, *Le théâtre en France au moyen âge*, Paris, 1948; et ID., *Anthologie du drame liturgique en France au moyen âge* (coll. « Lex orandi », 19), Paris, 1955. Pour l'Espagne, voir R. B. DONOVAN, *The Liturgical Drama in Medieval Spain*, Toronto, 1958. Cf. J. LECLERCQ, O.S.B., *Dévotion privée, piété populaire et liturgie au moyen âge*, dans *Études de pastorale liturgique* (coll. « Lex orandi », 1), Paris, 1944, pp. 149-183.

20. III, 10, 2; cf. *Opera*, éd. Borgnet, t. XXXVIII (Paris, 1899), p. 118. Sur ce point, voir J. A. JUNGSMANN, S. J., *Missarum Sollemnia*, I^{re} partie, n. 10-11; IV^e partie, ch. 11, n. 5, 11, 15, etc.

21. Voir par exemple Lib. IV (sur la messe), cap. 36 (signes de croix au *Te igitur*), ch. 40 (au *Quam oblationem*), ch. 43 (au *Unde et memores*), ch. 44 (au *Supplices*), ch. 46 (à la fin du canon).

22. *Les Livres d'Heures manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. I (Paris, 1927), p. xxxi. Cette prière se trouve dans le manuscrit Paris, Bibl. nat. lat. 10535, fol. 141. L'abus des indulgences attachées à de telles formules était d'ailleurs affligeant. On comprend les réactions des Réformateurs.

Si un Albert le Grand s'est montré plus que réservé à l'endroit de l'allégorisme cher aux liturgistes du moyen âge, il serait erroné d'en conclure que les théologiens sont restés consciemment étrangers au mouvement de la piété de leur temps. Leur point de vue est évidemment différent : ils cherchent à établir la doctrine révélée et à scruter celle-ci. Saint Thomas d'Aquin, en particulier, dans ce qu'on a appelé sa « Vie de Jésus »²³, a étudié en théologien la Passion, ses auteurs, ses effets, ses étapes jusqu'à la mort, la sépulture et la descente aux enfers. Quant au culte de « latrie » dû à la Croix, c'est à nouveau en théologien que le Docteur Angélique le justifie : qu'il s'agisse de la Croix sur laquelle le Christ est mort ou de reproductions, ce culte est légitime en vertu de la relation que la Croix soutient avec le Christ lui-même²⁴. Cette relation possède même une qualité exceptionnelle : la Croix est l'« instrument dont s'est servi la puissance divine pour triompher de ses ennemis ». Aussi lui doit-on un culte qui ne peut être justifié au même titre quand il s'agit de la lance ou des clous de la Passion²⁵. En lisant ces pages du Prince de l'École, on admire l'équilibre qu'il a su maintenir entre les exigences de la méthode théologique de recherche et d'exposition, et celles de la piété spontanée envers l'*instrumentum passionis et mortis*. Aussi la liturgie n'hésite-t-elle pas à s'adresser à la Croix : *Ave Crux, spes unica!*

*
**

Il est permis maintenant de tenter une conclusion. Elle sera brève. Tous les indices sont convergents pour attester l'envahissement, durant les trois derniers siècles du moyen âge, d'une manière « dévotionnelle » de considérer la Croix et le Crucifié. Les aspects divers que revêtent cette tendresse, cette émotion, ont été dits à loisir, de même que les facteurs qui ont poussé la piété dans cette direction et qui expliquent aujourd'hui ses manifestations parfois excessives. Mais ce serait une méprise de considérer le sentiment religieux de l'homme médiéval comme se rattachant de moins en moins aux sources séculaires de la piété chrétienne : la Bible et la liturgie. Certes, l'une et l'autre perdent quelque chose de leur caractère vivant. C'était déjà la situation, à vrai dire, dès le 6^e ou le 7^e siècle, quand les masses ont commencé à ne plus comprendre directement le latin littéraire, celui de la Vulgate et celui des textes

23. *Summa théol.*, III^a Pars, q. 46-52.

24. *Ibid.*, q. 25, a. 4.

25. *Ibid.*, ad 1^{um} et ad 3^{um}.

liturgiques. Mais si la piété chrétienne a cherché des succédanés, mieux adaptés à son besoin d'authentique christianisme, ces succédanés, dans le cas présent, restent étroitement liés au message biblique et liturgique, ce que d'autres dévotions, elles aussi destinées à alimenter la piété chrétienne, n'ont certainement pas au même titre, et de loin. S'il y a une ombre au tableau, c'est que le peuple fidèle, à la fin du moyen âge, a vécu le mystère pascal en s'attachant à ses dimensions émotionnelles, et peut-être aussi en oubliant quelque peu la Résurrection. A cet égard, on est loin des drames et des jeux de la Résurrection qu'on jouait encore dans les églises au 12^e et au 13^e siècle²⁶.

fr. Fr. VANDENBROUCKE, m. b.

26. Voir G. COHEN, *Le Théâtre...*, *op. cit.*, ch. 11, n. 2 (pp. 18-19); *Anthologie...*, *op. cit.*, 1, n. 3 (pp. 35-65). Et le *Ludus paschalis* d'Origny-Sainte-Benoîte (*Ibid.*, pp. 275-285; et éd. J. LECLERCQ, dans *Études de pastorale liturgique*, *op. cit.*, pp. 174-183).